



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre XXXIX. 24 Octobre, 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52698](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52698)

LETTRE XXXIX.

24 Octobre, 1786.

Je commencerai cette dépêche par une anecdote parfaitement sûre, qui me paroît la plus décisive que l'on connoisse sur le nouveau regne. Qu'on se rappelle que j'écrivois le 29 août : (No. XV.) „ *Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ses habitudes; c'est le prendre bien haut Il se couche avant dix heures du soir, & il est levé à quatre S'il persévère il sera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & c'est en ce cas sans doute qu'il a un grand caractère qui nous déjouera tous.*

Eh bien! j'en jugeois comme tout le monde sur les apparences. La vérité est qu'à neuf heures & demie le Roi disparoissoit, & qu'on le croyoit couché, tandis que dans l'intérieur le plus reculé du palais il célébroit les Sardanapales jusques bien avant dans la nuit. Il est aisé de concevoir maintenant pourquoi il a fallu intervertir les heures du travail. La santé ne suffisoit pas au théâtre & à la coulisse.

Le prince Henri se regarde comme écarté par système & par goût. Il est persuadé ou croit être persuadé que la foule innombrable de sottises qui résultera de son éloignement (car dans son opinion, sans lui le pays est perdu), fera recourir à son expérience, à ses talens, & qu'il refusera les tardifs secours qu'alors on implorera de son génie. Il ne pense pas que, même en lui accordant tous les rêves de son amour-propre, l'expression *un pays perdu* n'est vraie que relativement à un certain laps

laps de temps & à un concours de circonstances qui n'éclosent que dans une période donnée, & qu'ainsi très-probablement il sera mort avant qu'on ait eu le temps de s'appercevoir qu'on a besoin de lui. Il vient passer quatre mois à Berlin, comme un martyr, dit-il, afin qu'on ne puisse pas dire qu'il a déserté la chose publique; ensuite de quoi Rheinsberg, le lac de Geneve, la France seront ses asyles. Il en trouvera facilement par-tout pour les consolations de son choix; aujourd'hui qu'il peut rester des heures entières à jouer à colin-mailard ou à la main-chaude, chez les plus insipides comédiennes, telles que n'en offreroient point nos plus mauvaises villes de province.

La distribution du crédit d'ailleurs est la même. Hertzberg viole le Roi; qui probablement estime davantage le comte Finck, mais qui, n'en étant pas aussi pourchassé, le laisse dans une subalternité d'influence qui, d'apparente devient réelle, vu la facilité du maître. Les autres ministres sont à peu près comptés pour rien.

Welner augmente tous les jours en jurisdiction & Bischofswerder en crédit; mais ce crédit il ne paroît l'exercer ni en ostentateur ni en dupe. Ce ne sont ni des titres, ni des cordons, ni des départemens qu'il convoite. Tout au plus fera-t-il des ministres; il ne le fera jamais. Trois cents mille livres pour chacune de ses filles, un beau fief pour lui, des grades militaires (il passe pour un bon officier), voilà ce qu'il veut; voilà ce qu'il aura probablement. En attendant personne n'a rien, ni lui, ni Welner, ni Görtz, qui vit d'emprunt.

Bowlet: — crédit d'ingénieur-maçon & nul autre; il n'en comporte pas.

B

Goltz (le tartare) fin, rusé, dextre, peut-être même ambitieux; mais très-personnel & cupide: l'argent est sa passion dominante, il aura de l'argent: c'est lui qui cependant influera probablement le plus sur le travail militaire, à moins que le duc de Brunswick ne s'en empare. Les mémoires relatifs au génie lui ont été remis:

Le colonel Wartensleben écarté sensiblement, & probablement vu les liaisons de sa famille avec le prince Henri, qui par delà tant d'autres défavantages, a celui que tous les entours du Roi s'accordent à l'exclure.

Les subalternes: --- leur regne n'est pas venu. Il paroît que long-temps trompé par eux, comme prince de Prusse, le Roi le fait & s'en souvient, bien que par respect humain il veuille le diffimuler, du moins quelque temps encore.

Le maître enfin: qu'est-ce? Je persiste à croire qu'il seroit téméraire de prononcer aujourd'hui; mais on seroit bien tenté de répondre, *le Roi des foliveaux*. Point d'esprit, point de force, point de suite, point de laboriosité, les goûts du porc d'Epicure, & des héros seulement l'orgueil, si pourtant ce n'est pas plutôt encore de la vanité étroite & bourgeoise. Voilà jusqu'ici les symptômes. Eh! dans quelles circonstances? A quel âge? A quel poste? Il me faut rappeler toute ma raison pour douter; il me faudroit l'oublier pour esperer. Ce qui vraiment est à craindre, c'est que le mépris universel qu'il encourra bientôt, ne l'irrite & ne lui ôte même l'espece de bonté qu'il montre. C'est une bien redoutable foiblesse que celle qui réunit à la soif effrénée des plaisirs sans choix & sans délicatesse, le desir du secret, dans un poste où rien ne peut être secret.

Je ne fais pas au reste ici le second tome de madame de Sévigné. Je ne dis pas du mal de Frédéric-Guillaume, parce qu'il ne me regarde pas, comme elle disoit du bien de Louis XIV, parce qu'il venoit de danser un menuet avec elle. Hier à la cour de la Reine il m'a adressé trois fois la parole, & c'est la première fois qu'il l'a fait en public. *Vous avez été à Magdebourg & à Brunswick?* --- Oui, Sire. --- *Avez-vous été content des manœuvres?* --- Sire, j'ai beaucoup admiré. --- *Mais c'est la vérité & non pas un compliment que je vous demande.* --- Sire, la vérité est selon moi que Votre Majesté seule manquoit à ce superbe spectacle. --- *Comment se porte le Duc?* --- Parfaitement bien, Sire. --- *Viendra-t-il bientôt?* --- Votre Majesté seule le fait, à ce que j'imagine. . . . Il a souri. Voilà l'échantillon. Vous croyez bien que ce qu'on peut me dire devant toute la cour m'est infiniment indifférent; mais ce ne l'étoit pas aux spectateurs, & je note ceci, comme ayant paru entrer dans la réparation arrangée pour la France. Or la voici cette réparation. Jugez de l'esprit à expédiens de la cour de Berlin! car je suis convaincu que de la meilleure foi du monde on vouloit plaire à M. d'Est**.

D'abord on a déterminé que la Reine feroit un lotto & non pas une partie privée, afin que plus de monde fût admis à sa table. Ensuite & après que toutes les princesses, le prince Henri, le prince Frédéric de Brunswick, le prince de Holsteinbeck ont été priés & placés, Mlle. de Bischopswerder, dame d'honneur chargée de la partie, a nommé M. d'Est** : puis la Reine appercevant milord Dalrymple, lui a fait signe, & au moment même dit de se placer. Le ministre de France & celui d'Angleterre ont donc été les seuls ministres étrangers

de cette partie ; de sorte que le prince Reuss & M. de Romanzow sont restés sur la même ligne d'exclusion , comme ils avoient été sur la même ligne de faveur. Il est difficile d'être plus gauche & plus inconfidérée. C'est maintenant que s'aggrave mon regret de ce que M. le comte d'Est** s'est cru obligé de se fâcher le premier jour de cour de la Reine ; car je ne vois plus de réparation possible qui ne soit un maussade replâtrage après l'ineptie d'hier.

Au reste je suis sûr qu'on n'a pas voulu blesser , qu'on a voulu même réparer. Pour traiter la chose moins en petit, je me persuade qu'on a tort de dire que le Roi hait les François. Il ne hait rien ; à peine aime-t-il quelque chose ; on lui a fait entendre qu'il falloit être Allemand pour se frayer une carrière personnelle & glorieuse ; il se rabaisse au niveau de sa nation , au lieu de s'efforcer d'élever sa nation , parce que sa vue ne porte pas plus loin. S'il a une vive répugnance pour quelque chose , c'est pour les gens d'esprit , parce qu'il croit qu'avec eux il faut absolument faire & entendre de l'esprit ; or il hait l'un, parce qu'il désespere de l'autre ; il ne fait pas qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent n'en point avoir. Son parti paroît irrévocablement pris de tout traiter à l'amiable , sans hauteur ni menaces. Mais il vient toujours de Berlin au Stathouder deux versions dont le Prince ne manque pas de choisir celle qui flatte sa passion dominante.

On fait à un mille d'ici des expériences d'artillerie très-secretes : elles sont confiées au major Tempel-Hoff. Un très-petit nombre d'officiers-majors y est admis. Les capitaines en sont exclus. L'emplacement est couvert de tentes , gardées par des sentinelles nuit &

jour. Je tâcherai de découvrir ce que c'est.

J'ai oublié de vous dire, de Brunswick, que je tenois de la Duchesse que le prince de Galles fait consulter les plus habiles avocats de l'Europe, pour savoir, si épouser une catholique, peut, soit par les loix positives de l'Angleterre, soit par celles d'aucune autre nation, soit dans les maximes du droit public de l'Europe, l'exclure d'une hérédité quelconque, & notamment de celle de la couronne. Il paroît qu'il y a beaucoup d'imprudencce dans cette espece d'appel présomptif des opinions britanniques à celles des avocats.

Une anecdote moins importante, mais plus piquante peut-être, c'est que le Margrave de Bade-Baden a envoyé ici pour complimenter M. Edelsheim, le frere de celui de ses ministres qu'on appelle *le Choiseul de Carlsruhe*. Or voici l'histoire de ce complimenteur, arrivé beaucoup après tous les autres. Dans le temps qu'on doutoit des talens prolifiques du pere des cinq enfans royaux, on vouloit donner un amant à une dame (la Reine divorcée & reléguée à Stettin) qui en auroit bien pris sans cela. Les freres du duc de Brunswick furent chargés de ce choix. Ils les prenoient dans un étage trop bas; alors on jetta les yeux sur Edelsheim, qui fut assez publiquement chargé de ce grand œuvre. Il fut ensuite envoyé à Paris pour une autre commission, dont il s'acquitta mal; on le mit à la Bastille, à ce qu'on m'assure; il en sortit, revint, fut disgracié, puis remis en activité, envoyé auprès de diverses cours d'Allemagne en 1778..... Et c'est cet homme que dans sa haute sagesse le Margrave envoie au Roi de Prusse, qui s'est mis lui-même à rire en le voyant.

P. S. Hier à onze heures du matin, le Roi, enfoncé dans un carrosse gris, est allé seul à Mon-bijou, où il est resté une heure, & d'où il est sorti couvert de sueur & très-enflamé. Est-ce le triomphe de mademoiselle de Voss? Il est impossible de le savoir encore; rien n'a transpiré non plus des lettres que M. de Calenberg a apportées du Stathouder.

Muller & Lansberg, secrétaires privés du cabinet, avoient demandé leur retraite avec d'assez d'amertume, leurs services n'étant apparemment plus nécessaires, disoient-ils, puisqu'on ne daignoit pas même les instruire de ce qu'ils avoient à répondre, & qu'on envoyoit au Roi les lettres toutes dressées. Ils restent, & c'est par Bischopswerder que l'accommodement s'est fait. Il paroît qu'il se ligue avec Welner contre Hertzberg, même sans trop s'en cacher.

Le Roi ne va plus que vendredi à Potsdam; on croit que c'est afin de donner au Duc le temps d'arriver pour le travail militaire. C'est une étrange manie que de vouloir rendre raison de tous les caprices des Rois.

L E T T R E X L.

28 Octobre 1786.

J'AI passé la soirée, hier, avec le prince Henri: le Roi avoit consacré à ce palais presque tout son après-dîner la veille; car de chez le Prince il avoit été chez la Princesse, où il a joué & pris le thé avec Mlle de Voss, entr'autres dames d'honneur. Cette espece de réconciliation avec le Prince, (laquelle pourtant n'est que de la simple courtoisie, montrée à la visite de la Princesse, que le Prince regarde